quelque chose, disait ce général, après plusieurs années de contact et de luttes avec les autorités du pays, ce sont les Mexicains. Leur mauvaise foi, leur inertie et leur incapacité dépassent les limites de l'imagination. Quand ils ont peur, ils nous lècheraient les pieds à l'effet d'obtenir quatre hommes et un caporal pour les défendre. Si un de ces soldats tombe avec une cuisse cassée par une balle, ils le laisseront mourir à leur porte plutôt que de lui donner un verre d'eau. Lorsque nous sommes en voyage, nous avons de la peine à leur arracher un morceau de viande ou quoi que ce soit, qu'ils nous font payer très-cher. Si un bandit se présente chez eux avec quatre ou cinq drôles armés de mauvais mousquetons, ils leur donnent leur femme, leurs filles, de quoi nourrir cent personnes et de l'argent, plutôt que de se défendre. »

Le jugement de ce général était justifié tous les jours dans les États du Nord, par des faits qui se passaient sous nos yeux.

Un autre général, en marche à la tête d'une colonne légère, fit écrire à l'haciendero chez lequel on devait passer une nuit, de préparer pour les chevaux cent mesures de maïs qui lui seraient payées au prix qu'il voudrait. L'haciendero répondit qu'il n'en avait pas un grain dans ses magasins. Arrivé à l'étape, le général se fit délivrer les clefs des magasins et trouva douze cents mesures de maïs que le propriétaire ne voulait pas nous vendre parce que nous soutenions l'empire. Le général, irrité, lui fit dire de choisir entre mille piastres d'amende ou cinquante

coups de bâton. L'haciendero choisit le bâton. Aussitôt quatre hommes le conduisirent sur la place où se réunirent les serviteurs et les employés du récalcitrant, mécontents de leur maître et charmés de lui voir donner la bastonnade. Au moment de l'exécution, il se ravisa et préféra payer l'amende.

Tous ces messieurs ne sont pas aussi délicats que celui-ci, car je me rappelle un propriétaire qui reçut quarante coups de bâton, avant de vouloir restituer une pipe qu'on savait qu'il avait volée à l'ordonnance d'un colonel.

A propos de ces actes de justice, j'ai lu dans les journaux français mille absurdités sur les prétendues atrocités commises au Mexique par le corps expéditionnaire. Je dois dire, au contraire, que notre armée est admirable de patience et de modération dans les circonstances les plus plus difficiles.

On peut bien appliquer à ces censeurs les paroles du colonel Douglas dans *La guerre du Nizam* : — « Comme il est aisé d'être philanthrope, lorsqu'en ouvrant sa croisée le matin on voit le jardin de Whitehall et la statue de Jacques II !... La douceur, la tolérance !... avec des bandits et des assassins !... Je voudrais voir messieurs les clercs du *Foreign-office* dans la province de Nizam, prêchant leur théorie de tolérance à ces démons de Taugs !... Il y a, en Angleterre, un club philanthropique qui nous observe avec un soin édifiant. Lorsque les nôtres sont égorgés, le club trouve cela fort naturel, et il ne dit rien. Mais si nous pendons le moindre Taug, c'est autre chose : le club ramasse le Taug, imprime son orai-

son funèbre, et voue ses juges à l'exécration de la postérité.... » Les libéraux sont les Taugs du Mexique.

Souvent j'ai vu nos troupiers montrer un stoïcisme remarquable dans des moments où l'exaspération et la soif de la vengeance auraient été des plus naturelles. Lorsque le 62e de ligne partit de San Luis Potosi, il ne restait en ville qu'une ou deux compagnies. Au Mexique, l'effectif des compagnies est très-affaibli par le nombre des malades, des ordonnances, en un mot, par les non-valeurs. Les libéraux, croyant avoir bon marché du petit détachement qui restait, résolurent de le massacrer un dimanche soir. Les habitants étaient si bien instruits de ce projet que le jour de sa mise à exécution, personne n'alla se promener à l'Alameda, selon l'habitude.

Depuis quelques jours, des hommes, pour exciter la population au massacre, parcouraient certaines rues, le revolver au poing, en criant : — Mort aux Français ! — Plusieurs de nos soldats et de nos officiers furent insultés, lâchement frappés par des pierres lancées derrière des murs ; il y en eut même de pris au lazzo et d'assassinés. Le préfet politique jugea à propos de s'abstenir au lieu de nous avertir de ce qui se tramait contre nous. La conspiration éclata ; mais grâce à l'énergie de nos soldats, elle n'aboutit qu'à la mort des Mexicains pris les armes à la main. Après cette échauffourée, on nous cédait le trottoir à vingt pas de distance ; on nous saluait de très-loin et très-bas. La peur rend les Mexicains aussi puérils que la victoire les rend cruels ; témoin

cette quantité de nos blessés et de nos prisonniers mutilés de la manière la plus barbare avant d'être mis à mort.

En général, les autorités mexicaines se conduisent à notre égard en ennemis. Elles entravent plutôt qu'elles ne secondent notre mission de paix ; elles nous suscitent mille tracasseries, mille embarras qui nous irritent, nous découragent et paralysent notre action. Lorsqu'à la fête de l'indépendance on prononce des discours dans lesquels nous sommes insultés et menacés, que dans les rues on crie : — Mort à Maximilien ! — mort à Charlotte ! — mort aux Français ! mort aux étrangers ! — les orateurs et les auteurs de ces cris ne sont ni arrêtés, ni blâmés par les autorités mexicaines.

Nos soldats étaient ordinairement reçus en libérateurs et acclamés des populations dans tous les endroits nouveaux où ils allaient. Lorsque l'insuffisance des troupes ou des opérations militaires que je ne puis juger les faisaient partir de ces endroits, puis revenir, ils étaient moins bien reçus la seconde fois que la première. Cela se comprend ; pendant leur absence, les bandits revenaient, rançonnaient, assassinaient ceux qui s'étaient compromis en manifestant leurs sympathies pour l'intervention. En voyant de pareils faits se renouveler fréquemment, les Mexicains devenaient plus prudents et plus réservés vis-à-vous de nous.

Les combinaisons militaires ont des exigences qui ne cadrent pas toujours avec les vœux des populations. Celles-ci voudraient vivre constamment et

partout sous la protection de l'uniforme français ; elles ne se rendent pas compte de l'impossibilité d'accéder à un pareil désir, avec l'effectif restreint de l'armée d'occupation. Nos soldats ont beau se multiplier, par des prodiges d'activité, ils ne sauraient occuper à la fois tous les points d'un territoire aussi vaste que le Mexique. Leur rôle se borne forcément à porter tour à tour dans chaque région le drapeau de l'Empire. Après l'y avoir planté, ils ne peuvent que l'y laisser à la garde des troupes mexicaines et des habitants eux-mêmes, obligés qu'ils sont d'aller continuer ailleurs leur œuvre de pacification.

Quand j'étais au Mexique, les journaux fourmillaient de correspondances, dans lesquelles on peignait la déception causée par le retrait de nos troupes sur lesquelles on s'était habitué à compter. En voici une de Mazatlan, prise au hasard, et qui donne une idée de toutes les autres.

« Le général Aymard est parti pour Durango, avec 2200 hommes et 1200 mulets de charge. Ce départ a causé ici une véritable consternation. Comme première conséquence, la Noria, cette ville intéressante, qui a donné tant de preuves de dévouement au nouvel ordre de choses, a été abandonnée tant par le bataillon des chasseurs à pied qui y tenait garnison, que par une grande partie des habitants. Les principaux propriétaires, plutôt que de rester exposés à l'inconnu, ont suivi la colonne du général Aymard en qualité de muletiers. L'abandon des localités qui se sont compromises pour l'Empire,

alors qu'un danger certain les menace, du moment où elles seront laissées à elles-mêmes, produit le plus fâcheux effet ; il paralyse le zèle des partisans du gouvernement, et empêche de se déclarer ceux qui ne veulent le faire qu'en toute sécurité. »

Les massacres de la Noria, d'Hermosillo et d'autres localités montrent combien avaient raison ceux qui craignaient les vengeances des libéraux après le départ de nos troupes. A Monterey, la panique fut générale. Les faits qui se passèrent dans cette ville paraissent incroyables ; ils accusent de la part des populations de cette partie du pays le manque de confiance le plus absolu dans leur aptitude à se défendre contre le brigandage ; ils donnent une idée de la situation qui sera faite au Mexique lors du départ du corps expéditionnaire. Pourtant, à l'époque de l'évacuation de Monterey par nos troupes, nous avions des colonnes volantes dans les environs.

« Plus de cinq cents familles, dit le journal de la localité, avaient quitté la ville ; on ne comptait que cinq magasins restés ouverts ; le commerce, tant de gros que de détail, emballait ses marchandises et les dirigeait sur Saltillo ; on portait à plus de dix millions de francs le numéraire envoyé dans cette dernière ville, d'où l'on devait les expédier sur San Luis Potosi dès que M. le général Jeanningros pourrait mettre une escorte à la disposition des intéressés. Les autorités même de Monterey avaient fait retenir des maisons à Saltillo, après avoir présenté leur démission.

« Dans le quartier de Roble, il ne reste plus pour

ainsi dire une seule maison habitée; dans celui de Las Tenerias on en compte dix.... La préfecture a délivré en deux jours et demi, plus de trois mille passeports; la plupart des étrangers et des habitants s'en est passé ; plus de 3000 habitants sont partis à pied à la recherche d'un asile dans les villages environnants. Aujourd'hui la population de Monterey est à peine de 8000 hommes; il y a trois jours, elle en comptait encore 40000. Il ne reste pas un seul étranger... Les principaux fonctionnaires publics partent demain ; ils seront suivis des employés de la douane et de la trésorerie; on expédie aussi les archives; la ville est déserte, et la route est couverte de voitures, de charrettes et de gens à pied. »

Ces événements prouvent que le pays ne se croit à l'abri du pillage et de l'assassinat qu'à l'ombre de nos baïonnettes. Comme contraste, je citerai un passage de la *Restauracion*, publié quelques mois après l'arrivée du général Douay à San Luis Potosi. Ce journal fait une brillante description d'un bal offert par la ville au général Douay. Après avoir rendu compte en détail de l'aspect de la fête, de l'animation et de la cordialité qui y ont présidé, il ajoute :

« A qui, sinon à l'intervention française, sommes-nous redevables du bien-être dont nous jouissons? quel est auprès de nous le représentant de cette intervention? qui nous conserve ce bien-être ? C'est le général Douay. Il a su reconnaître le penchant à l'ordre de notre population ; il a su marcher en parfait accord avec nos autorités; il a la justice qui persuade toutes les volontés et la sagesse qui captive tous les cœurs. C'est donc avec raison que les habitants de San Luis lui offrent ces faibles témoignages de leur gratitude. Nous l'avons dit déjà et nous le répétons : si la situation de chaque département ressemblait à celle du nôtre, la question vitale de l'empire mexicain, c'est-à-dire l'établissement de la paix, se trouverait résolue. »

L'auteur de cet article était dans le vrai. L'intelligence, la sagesse, le distinction et la fermeté du général Douay ont beaucoup fait pour les pays placés sous son commandement, mais dans une contrée démoralisée comme le Mexique, on est vite débordé s'il n'y a pas de l'ensemble dans les vues et dans les moyens de pacifier et de gouverner un État.

Nos marches et contre-marches par petits détachements ont eu d'autres fâcheuses conséquences que celles dont j'ai déjà parlé. Les libéraux, encouragés et renforcés par de nombreux déserteurs belges, autrichiens et même français ont appris à se mesurer avec nous. Il y a deux ans à peine ils nous fuyaient comme la peste. Il est passé le temps où le préfet de Morelia demandait *vingt-cinq* de nos fantassins pour défendre la ville, protégée par Marquez et 3000 hommes de toutes armes. Aujourd'hui, les Mexicains savent que nous ne sommes pas invincibles. En serait-il ainsi si nous n'avions pas diminué nos forces, à mesure que nous étendions le cercle de nos opérations, si nous avions limité ce cercle, et si nous avions visé à la conquête morale, au lieu d'une conquête matérielle impossible avec un nom-

bre si restreint de combattants. La fantasia militaire ou politique n'est plus de notre époque ; elle coûte cher et ne rapporte que des horions.

La conquête morale du Mexique était facile. Tout Mexicain honnête, tous ceux qui ont une famille à nourrir, une piastre à conserver sont pour l'intervention. Si la politique du gouvernement impérial lui a suscité bien des désaffections, les déserteurs se sont mis non pas du côté des libéraux mais des interventionistes purs, c'est-à-dire de ceux qui voulaient être gouvernés par la France jusqu'à la pacification complète du pays, jusqu'à ce que la réorganisation administrative et sociale du Mexique fût achevée. Dans l'intérieur du pays et les districts occupés par nos troupes, le nombre des interventionistes est considérable ; aussi, le jour où nous partirons sera un jour de deuil pour tout ce qui n'est pas bandit et voleur de haut ou de bas étage.

Sauf les soi-disant libéraux, armés d'escopettes ou de poignards, qui ne veulent de l'ordre à aucun prix, le peuple mexicain, interventioniste ou conservateur, est pour la forme monarchique. C'est le seul genre de gouvernement qu'il désire, c'est aussi le seul qui lui convienne. Je ne dirai pas que ce désir est celui du malade qui demande un médecin, non, le sentiment monarchique est encore dans le sang, dans les goûts de tous. Avant l'arrivée de l'Empereur, les Mexicains s'étaient habitués à l'idée de voir un prince français ou bien un maréchal gouverner le Mexique. Beaucoup, sur les hauts plateaux, pensaient que le *statu quo* était un état provisoire,

accepté par déférence pour l'Angleterre et les États-Unis, et que nous finirions par prendre les rênes du pouvoir.

Malgré son éloignement, la monarchie avait su donner au Mexique une vitalité puissante ; le principe républicain, au contraire, l'a énervé par l'instabilité, la guerre civile et la corruption. L'idée monarchique est une idée loin d'avoir été improvisée par l'intervention française, elle est née de la force même des choses, et l'initiative en appartient tout entière au Mexique ; elle est toute mexicaine. La convention européenne du 31 octobre est la conséquence de cette situation. L'opinion générale est que la patrie commune ne pourrait vivre par elle-même, et que sa ruine serait inévitable sans un secours étranger. Il existe dans les chancelleries de l'Europe, depuis longtemps, des demandes d'intervention adressées même par le gouvernement mexicain, comme on le verra plus loin. La question de la monarchie au Mexique n'est pas récente ; quelques passages du rapport de M. Gutierrez de Estrada, présenté aux gouvernements de S. M. Britannique et du roi Louis-Philippe, en font foi. Ce rapport n'eut malheureusement aucune suite, à cause de la division survenue entre les deux gouvernements par suite des mariages espagnols.

« ... L'ancien parti monarchique, dit le rapport, qui s'était vu contraint de se fondre dans le parti centraliste, après la chute d'Iturbide, et qui d'ailleurs s'était résigné, de très-bonne foi, au système républicain, crut devoir sortir enfin de sa longue léthar-

gie. Les membres épars de ce parti se rapprochèrent.... Une nouvelle révolution éclata. Le général Parédès, rallié au parti monarchique, en fut l'instrument actif. Le gouvernement du général Herrera fit place à celui de Parédès. Le manifeste que publia ce dernier ne laissa aucun doute sur ses intentions. Tout en abandonnant à une assemblée constituante la faculté de déterminer le mode de gouvernement qui devait désormais régir le pays, ce manifeste indiquait clairement que la monarchie pouvait seule le sauver de l'anarchie, lui assurer le repos dont il avait besoin, et la prospérité dont il possède les éléments.

« Le Mexique avait dès lors un devoir à remplir, comme membre de la grande famille des nations; mais il ne pouvait l'accomplir sans le concours des gouvernements étrangers, et de là naissait pour l'Europe un devoir aussi, mais de plus la nécessité de venir en aide au Mexique.

« Le parti monarchique fit en peu de temps de grands progrès. Composé des hommes les plus respectables par leur moralité et leur position sociale, de la généralité du clergé, et de citoyens éclairés par l'expérience du passé, ce parti voulait se rattacher à l'Europe par un lien qui lui offrît des garanties d'avenir.... Consolider les institutions sociales au Mexique, c'était consolider les relations commerciales entre l'ancien et le nouveau monde, c'était donner des garanties aux nombreux capitaux engagés dans les mines du Mexique, c'était, en un mot, mettre un terme aux révolutions si fatales dans les transactions

lointaines, c'était, enfin, fermer la porte aux abus qui occasionnaient de si fréquents débats entre les puissances étrangères et les gouvernements éphémères dont le Mexique subissait périodiquement le joug. »

Il est notoire que les Mexicains qui désiraient sincèrement le bien-être de leur patrie faisaient avec chaleur cet appel à l'Europe. Il leur en coûtait sans doute d'avouer qu'ils ne pouvaient se délivrer, sans l'appui de l'Europe, du principe dissolvant qui dévorait l'existence de leur pays; mais la vérité parlait plus haut que la vanité; ils étaient forcés de faire cet aveu. Les libéraux mêmes, qui font appel à l'intervention américaine, ne font qu'obéir à cet instinct secret qui leur dit que le Mexique ne saurait se gouverner lui-même, seulement ils se trompent sur les conséquences de cette intervention.

« Il y a, disait dernièrement le *Mexican Times*, des Mexicains qui croient pouvoir se réjouir de l'évacuation et de la chute probable de l'Empire. Eh bien, supposons les Français partis et la dynastie impériale terminée. Au bout du compte, les Yankees arrivent, et que s'ensuit-il?

« Ils pénétreront dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hacienda. Ils saisiront les rênes du gouvernement et rempliront tous les postes publics avec des hommes de vues et de morales accommodantes. Les Indiens seront parqués dans d'étroites limites et placés sous une législation qui en aura bientôt fini avec eux. Toutes les mines seront envahies et épuisées. Les pionniers s'installeront sur

chaque hacienda et en expulseront les propriétaires. Les coutumes nationales deviendront un objet de dérision; la religion méprisée; les traditions du pays foulées aux pieds. Tous les chemins qui conduisent à la fortune seront obstrués par une multitude avide et accapareuse.

« Jamais peuple ne commit erreur plus grande que celle où tombent aujourd'hui les Mexicains, qui veulent juger l'armée *républicaine* de Grant d'après l'armée *américaine* de Scott. L'une ne ressemble pas plus à l'autre que Samson en possession de sa chevelure ne ressemblait au Samson couché sur le sein de la voluptueuse Dalila. L'Amérique, telle que la représente le parti radical, a bu tant de sang que sa soif est devenue insatiable. Elle s'est abandonnée à de si formidables passions qu'elle n'a plus que le sentiment du despotisme.... Elle a des Butler pour Vera-Cruz, des Sheridan pour la vallée de Mexico, des Milroys pour les villes de l'intérieur. Ses soldats savent maintenant comment on dompte les populations réfractaires....

« Sans communauté de sentiments, séparés, au contraire, par toutes les différences possibles de mœurs, d'habitudes sociales, de traditions et d'intérêts, si jamais les États-Unis viennent au Mexique, ce sera pour le refondre, le repeupler, le rebaptiser, l'absorber, jusqu'à ce que le sol produise des noix du Connecticut, jusqu'à ce que les oiseaux chantent l'air de la *Bannière étoilée*.

« Un mot encore à ces Mexicains qui invitent l'annexion et la conquête. Quand vous verrez,— ce

dont Dieu vous préserve! — une garde prévôtale dans chaque hameau, une compagnie dans chaque village, un régiment dans chaque ville, allant, venant, jurant contre le pays avec la conscience de leur force et la licence de leur brutalité naturelle; alors vous vous repentirez amèrement de n'avoir pas soutenu un régime qui cherchait à s'identifier avec tous vos sentiments et toutes vos coutumes. »

En faisant ainsi le portrait des hommes et des choses au Mexique, je ne ménage pas les laideurs pour ne pas être accusé de partialité, mais il faut être juste aussi. Les circonstances atténuantes qui disculpent le peuple mexicain de l'avilissement politique et social dans lequel il est tombé, ne manquent pas. Rien ne démoralise une nation comme la multiplicité des changements de gouvernement. Comment le corps social pourrait-il se développer, s'améliorer, se perfectionner, quand la tête tombe tous les six mois? Cette instabilité du pouvoir, transportée en France, nous conduirait à la barbarie déguisée en moins de vingt ans.